

Rédaction et administration
Casier postal : 85
Haute-Ville, QUEBEC.
Abonnement : \$2.00

LE CRI DE QUÉBEC

Organe de l'Association de la Jeunesse Libérale de Québec

Si les conservateurs attaquent, il faut bien qu'ils pensent que la jeunesse libérale est prête à répondre.

Journal politique et littéraire

COURAGEUX, HONNÊTE ET VRAI

RECTEUR : Jean-Charles Harvey

QUAND AURONS-NOUS CE PONT SUR L'ABÏME ?

LES QUESTIONS DE RACES ENTRE ONTARIO ET QUÉBEC

Quand sera-t-il possible de faire de la politique en faisant abstraction des nationalités ? - Le point de vue de Québec vaut-il celui de l'Ontario ? - Les éléments de justice dans l'une et dans l'autre - La race supérieure.

Nous voilà de nouveau dans un conflit de races. Les prudents et les diplomates essaient de voiler le fait sous des périphrases. Le fait existe quand même : les dernières élections, avec leur déplorable résultat, ont réveillé, entre Ontario et Québec, des hostilités que nous croyions assoupies.

Les choses en sont là. Aux yeux de l'orgueil saxon, les Canadiens français n'ont pas voté sur des questions politiques, puisqu'ils ont beaucoup parlé de l'impérialisme de M. Meighen. Comme si l'impérialisme n'était pas le plus grave et le plus actuel de nos problèmes nationaux !

Pour mieux amener le sentiment des loyalistes, une partie de la presse ontarienne, en ce moment, traduit et reproduit les articles les plus violents qui se soient imprimés chez nous durant la lutte. Elle détache des textes de leurs contextes, extrait les phrases les plus vives, les images les plus expressives.

Un tel esprit creuse plus profondément l'abîme qui sépare les deux grandes races du Dominion et que les hommes de bonne volonté s'efforcent de combler. Au moment même où nos compatriotes emploient les moyens les plus conciliants pour obtenir justice en faveur des minorités françaises des autres provinces, il est mauvais que la politique menace de faire crouler le pont d'amitié qui semblait s'élever entre les deux frontières.

La largeur de vues manque à l'une des parties de ce pays. Cette partie n'est assurément pas la province de Québec. Celle-ci n'a pas songé du tout au "bloc ontarien", quand elle a jeté 60 de ses comtés dans un seul plateau de la balance.

C'est avec une certaine angoisse que nous avons constaté, le lendemain des élections, l'existence d'une forte coalition contre le sentiment québécois.

Nous le regrettons, mais nous ne pouvons renoncer à nos convictions les plus chères. Les principes qui nous ont guidés méritent le respect. Les abandonner pour plaire au voisin serait une lâcheté en même temps qu'un aveu d'infériorité intellectuelle.

Hélas ! deux nationalités vivant en commun, sous un même drapeau, ne peuvent guère s'entendre. Qui sait si nous nous comprenons ? Qui sait si les mêmes idées, exprimées en deux langues, signifient exactement la même chose, suscitent les mêmes sentiments ? Mystère !

Il est certain toutefois que nombre de nos compatriotes anglo-canadiens ont constamment la tentation de s'imposer à nous. C'est l'éternelle suprématie du vainqueur sur le conquis.

Le prince Bernhard von Bulow, qui fut chancelier impérial allemand de 1900 à 1909, écrivait dans son livre intitulé "L'Allemagne impériale" :

"S'il était possible à des gens de différentes nationalités, de langues et de coutumes variées et d'une vie intellectuelle également différente, de vivre côte à côte dans un même Etat sans succomber à la tentation de s'imposer mutuellement leur propre nationalité, les choses prendraient sur la terre un aspect plus pacifique. Mais c'est une des lois de la vie et une constatation de l'histoire que partout où deux civilisations nationales se rencontrent, chacune d'elles s'efforce d'imposer sa suprématie à sa voisine. Et dans ces luttes de nationalités, il arrive toujours qu'une nation devient le marteau et l'autre l'enclume."

Actuellement, plusieurs Ontariens croient que Québec a tort, parce que ces Ontariens sont convaincus de l'infériorité de notre jugement. Il est vrai que les institutions britanniques nous ont permis de vivre notre vie, mais, en agissant ainsi envers nous, on a cru faire une faveur et non concéder un droit sacré et inviolable.

Ce sentiment devient évident, en Ontario, quand les Canadiens français qui y vivent sont traités, quant à leurs écoles, comme les Polonais, les Lithuaniens et les Juifs. On ne nous y reconnaît pas, sur cette terre canadienne, des droits égaux avec les citoyens de langue anglaise.

Puisque, au point de vue langue, on nous considère, là-bas, comme des immigrants de l'Europe centrale ou méridionale, il n'est pas étonnant qu'on s'y insurge contre un prétendu empiétement de notre race dans le domaine politique.

Tant que cette sourde animosité durera, comment espérer l'harmonie dans la confédération ?

Cette harmonie viendra temporairement et périodiquement, par la force et l'ascendant de certains hommes supérieurs. Et après ? Nous retomberons dans nos divisions pitoyables. La paix ne sera qu'intermittente. La vanité humaine, la vanité de race, le fanatisme de clocher auront tout gâché.

Ces pensées sont pessimistes, j'en conviens. Je ne les exprime que pour chercher moi-même à m'éclaircir sur un avenir moins que rassurant.

L'ECUEIL



EPHEMERIDES 11 NOVEMBRE 1918

Il y a aujourd'hui sept ans écoulés depuis la signature de l'armistice ! Qui s'en donterait, si l'on devait juger de notre guerre victorieuse par ses résultats !

Je me rappelle ce jour de l'armistice comme si ce jour était hier ! Parti vers 10.45 hrs, A. M., des hauteurs de St-Claud, je n'avais pas, en direction de Suresnes, dépassé le Mont Valérien, que le canon commençait à tirer sa salve de victoire, qui mettait instantanément la joie dans Paris et dans toute la région.

Je traverse rapidement le Boulevard des Capucines et le Square de l'Opéra, je fais une course au Boulevard des Italiens, puis je reviens sur mes pas devant les édifices du Matin et du Petit Journal où l'on affiche les conditions exigées et obtenues des Allemands. L'on s'aborde sans se connaître ; la joie est délirante ! Le peuple tout entier à son enthousiasme dans la farandole sur le carré de l'Opéra !

et maintenant les jeunes filles des événements de Paris viennent les lui enlever un par un ! La foule grossit partout, les soldats alliés sont acclamés, embrassés, portés en triomphe, le canon tire douze cents coups en quarante minutes, et le délire de la foule devient alors inexplicable ! Je restai au coin du Boulevard des Capucines jusqu'à l'arrivée du Père La Victoire qui fut acclamé comme Bonaparte revenant d'Austerlitz !

Aujourd'hui après sept ans que voyons-nous ? La France épuisée en hommes, en argent, sans aucune bonne direction politique, avec deux guerres coloniales sur les bras, profondément divisée à l'intérieur, et profondément critiquée à l'extérieur, ne recevant des Etats-Unis que mépris et injures, pour la récompenser de son aide d'autrefois...

L'Angleterre, un peu mieux assise financièrement, mais ayant perdu son prestige en Orient et sentant graduellement venir la désaffection de ses colonies d'outre-mer dont elle a exigé un trop grand effort au cours de la guerre ; ayant d'ailleurs des millions de chômeurs chez elle et la perspective très sombre d'un long marasme industriel...

L'Italie ruinée financièrement s'abandonnant comme une duchesse tombée dans les bras d'un acteur, mais ne retrouvant pas son équilibre industriel, ni son équilibre moral ; la Russie ayant cessé d'appartenir au monde civilisé ou à peu près ; l'Allemagne, notre ennemi d'hier, manufacturier et exportant à vil prix ; un grand malaise régnant dans le monde entier par suite de la mésestime et de l'égoïsme des nations !

Ici au Canada, notre dette est énorme par suite de nos extravagances du temps de la guerre, et nous n'avons pas encore assez de population pour assumer raisonnablement le fardeau des impôts.

On a trop gaspillé nos deniers publics sous l'influence d'une crise de jingoïsme comme le Canada n'en avait jamais eue ! Aujourd'hui, tout le monde

Billet de la semaine

BOUTADES

C'est parfois un âcre plaisir, selon nos dispositions mélancoliques, que de relire les boutades des hommes supérieurs. Parmi ces "hommes" exceptionnels, il faut ici placer Madame de Staël (sic) et ses deux amis Benjamin Constant et Talleyrand qui en ont pondu de bien bonnes !

Avant eux, Beaumarchais, Rivard, Chamfort, Mirabeau, Maury et... Voltaire aussi, sans doute, dont l'esprit se manifestait sous toutes les formes comme une suite de pétarades éblouissantes !

Plus tard Dupin, Veuillot, Hugo (et cette liste est forcément incomplète !) en ont réussi de vraiment fameuses.

Taine en a aussi plusieurs à son crédit dont je ne veux donner ici de mémoire que les deux meilleures pour peindre l'humour particulier qui se glissait au fond de son âme désenchantée :

AMOUR ET MARIAGE : "L'on se courtise durant trois ans ; l'on s'aime pendant trois mois. On s'embête pendant trente ans et les enfants recommencent."

BIOLOGIE ! "Une morue ordinaire dépose lors du frai quatre millions d'oeufs dont à peine deux cents arrivent à leur plein degré de maturité. Tout est ainsi dans la nature. Dois-je être étonné d'appartenir (sic) aux trois millions neuf cent quatre vingt dix-neuf mille huit cents autres ?"

En voici une de Bismark qui n'est pas mal du tout :

FETE MANQUEE : Pour qu'une fête soit complète, il faut qu'elle soit un peu manquée : C'EST SANS DOUTE CE QUI A FAIT LE SUCCES DE LA CREATION !

OTTO VON BISMARCK Dans une période de dépression in-

A PROPOS DE BOLIVAR

NOTES BREVES ET POINTES SECHES
Victoire !... oïre... oïre... ! gueulait le coq de la Femme Libre, le lendemain du scrutin. "Vieille poule !" lui répondait le peuple.

M. Armand Lavergne a-t-il toujours l'intention de se présenter dans Bagot ? Dans l'affirmative, ce comté sera noyé de larmes et autre chose.

L.-J. Gauthier a-t-il renoncé à son projet de s'établir à Saint-Isidore ?

Il désirent faire cesser tout le chômage du comté en employant tout le monde à un bec de construction.

Les Américains avaient projeté, il y a deux ou trois ans, de lancer un homme dans la lune à coup de canon. C'est le cas de Gauthier : le Cannon l'a expédié dans la lune.

Le plus ennuyé, dans tout cela, c'est notre

intellectuelle et morale comme celle que nous traversons actuellement, au milieu de tant de contradictions et d'embêtements de toute nature, qui laissent la plupart de nous mécontents des autres et de soi-même, on peut toujours se donner une amère jouissance d'exhumer ces explosions d'humeur chagrine contre la vie et la nature des choses afin de guérir la tristesse par la tristesse et pour ne pas s'abandonner tout à fait à une sombre hypocondrie.

Comme disait Figaro "Hâtons-nous de rire de toutes choses de peur d'être obligés d'en pleurer" !

Nodier écrivait plus tard avec une nuance encore plus juste, parce qu'elle est plus sérieuse et plus générale : "Il faut rire avant d'être heureux de peur de mourir sans avoir ri !"

Ces vieux auteurs méritent bien d'être relus les dimanches de pluie durant l'absurde période que nous traversons !

Docteur U. MOORE

J'ai appris à douter, au cours de mes observations, des générosités que certains attendent de la majorité ethnique. Nous, de Québec, nous accordons des droits égaux à toutes les nationalités. Notre scrupule, notre délicatesse, notre esprit de justice, sur ce terrain, sont sans bornes. L'exemple que nous donnons n'a porté aucun fruit hors de chez nous. Pourquoi ? Parce que ceux que nous traitons bien ne se croient pas obligés à la reconnaissance. Ils ont l'impression d'être une race supérieure, qui peut tout se permettre, à côté d'une race inférieure, qui fait ce qu'elle peut.

Jean-Charles HARVEY

bon ami Sauvé. Il y perd du même coup Patenaude et Jacques-Cartier. Mais il regrette surtout le comté.

"Que diable allait-il faire dans cette galère ?" dit ce bon M. Sauvé.

Allan Bray deviendrait le lieutenant du chef de l'opposition, sans lui porter ombage.

On a prié M. Renaud, le distingué député de Laval, de préparer le discours que prononceraient les oppositionnistes lors de la prochaine session. Il y sera question de "fales blanches" et de bandages de roues.

Il paraît que Monsieur Roméo Langlais a décidé d'entreprendre de nouvelles exploitations dans le Comté de Matane, les dernières n'ayant pas très bien réussi.

Certains bruits avaient couru la semaine dernière à Québec que le Major Théo, Paquet était élu dans Bonaventure. C'était une erreur télégraphique compliquée d'un retard dans l'arrivée des boîtes de scrutin. Les conservateurs québécois n'en ont pas moins poussé un chant de gloire, en répétant les derniers vers d'une spirituelle pièce de Girent-Dancourt, que nos lecteurs connaissent bien et qui s'appelle la Mouche :

Le Capitole, un jour, fut sauvé par les oies, Voici Bonaventure sauvé par un Canadi.

Théo, Paquet s'est cru ministre pendant une soirée et une nuit. En ce court temps, il avait fait plus de nominations de Canadiens-français à lui seul que Meighen en quatre ans. Puis, la nuit, il eut des rêves gais. On l'entendait chanter :

Mon coeur s'ouvre à ta voix... Mais, le matin venu, il s'aperçut qu'il ne serait pas même ministre sans portefeuille.

Roméo a vu Meighen, en songe, accompagné des sept vaches grasses.

Armand, le lendemain des élections, déclarait : "J'ai trouvé une solution au problème des "blocs solides" : Nous irons, nous les bleus, nous faire élire dans Ontario, tandis que les rouges d'Ontario viendront se faire élire dans Québec. Alors, on ne pourra plus parler de bloc solide : les Canayens seront élus par les Anglais et les Anglais par les Canayens."

Cet Armand a toujours des idées neuves.

"Un ministre ne saurait être le même homme au pouvoir et hors du pouvoir. Au pouvoir il s'occupe des intérêts généraux. Hors du pouvoir il perçoit surtout ses intérêts personnels, dont le plus essentiel est de remonter au pouvoir ! (Cette pensée est du docteur LeBon, mais comme elle paraît s'adresser à Arthur Meighen dont la rancœur est grande en proportion du vide de son gousset !)"

Suite de la page 4

### A QUOI SERVIRAIENT DE NOUVELLES ELECTIONS GENERALES?

Devant le résultat peu satisfaisant des dernières élections, on demande en certains quartiers d'en faire de nouvelles.

Cela est facile à dire : mais il convient avant de laisser cette demande prendre corps, d'examiner exactement ce qui se passerait si on y faisait droit.

Les élections sont un bouleversement général pour tout le pays ; tous les hommes d'affaires vont diront que c'est une période morte pour eux.

Il faut y songer à deux fois avant de recommencer une pareille expérience à quelques mois de distance.

Les élections coûtent au trésor fédéral plusieurs millions pour la seule organisation des différents districts et des polls de votation.

Elles coûtent à chaque parti des sommes considérables, et elles sont une occasion inévitable de dépenses extravagantes et peu fructueuses pour le bien général.

Enfin, il ne faut pas oublier non plus, l'effort prolongé qu'elles demandent à tous les partisans de chaque groupe ; le dérangement profond qu'elles causent en tous lieux ; avant de reprendre la lutte, il faudrait s'assurer si l'avantage d'un nouveau verdict peut compenser ces multiples et très sérieux inconvénients.

Or, rien n'est moins sûr que cela.

Croît-on sérieusement que dans deux ou trois mois, le verdict sera sensiblement différent de ce qu'il a été le 29 octobre ?

Nous voulons discuter la situation sans esprit de parti.

Il se peut que l'affaiblissement du gouvernement King ait un effet sur certains esprits et lui fasse perdre des partisans.

Mais, n'est-il pas évident, par contre, que le gouvernement reprendrait un bon nombre de sièges où des progressistes et des libéraux se sont fait la lutte et qui ont élu des conservateurs par une minorité de voix ?

Supposons qu'une nouvelle élection, à cause de ces facteurs en conflit, ne donne un déplacement de d'une douzaine de comtés dans le total.

Si cette moyenne était favorable au parti libéral, elle ne viendrait que s'ajouter à la majorité petite, mais réelle, qu'il a actuellement, en comptant sur le vote progressiste.

Si, au contraire, le jeu des élections portait cette moyenne du côté des conservateurs, alors nous aurions un "deadlock" plus complet encore que le présent.

Dans un cas comme dans l'autre, les élections n'auraient servi à rien du tout.

Nous sommes sincèrement d'avis que le parlement élu le 29 octobre doit être convoqué dans un esprit de conciliation et ayant en vue les meilleurs intérêts du pays, qui ne sauraient s'accommoder de la reprise immédiate des élections générales.

Si minime soit-elle, le gouvernement peut commander une majorité qui lui permette de faire élire l'orateur, de faire adopter un discours du trône non contentieux et de faire voter les crédits nécessaires à l'administration du pays.

Il faudra sans doute remettre à plus tard les législations pouvant créer une division d'opinion.

Mais nous sommes d'avis que le pays est plutôt surchargé de législations et qu'il peut facilement passer une période de temps sans qu'on lui en impose de nouvelles.

Après mûre considération de la situation, nous sommes convaincus que les esprits les plus sérieux et les plus pondérés approuveront une décision de cette sorte et comprendront qu'un prochain appel au peuple ne pourrait que gêner de nouveau la reprise des affaires du pays, sans garantir qu'il donnerait un résultat plus clair que celui que nous avons actuellement.

Nous ignorons quelles sont les intentions du gouvernement ; il ne nous les a pas fait connaître plus qu'au public.

Mais nous n'hésitons pas à lui conseiller de convoquer les Chambres comme nous croyons qu'il est du devoir des députés élus de faire un effort pour lui permettre, pendant une période raisonnable, d'administrer le pays.

Quand un nouvel appel au peuple sera fait, plus tard, ce sera dans des conditions nouvelles qui permettront d'espérer que tous les sacrifices et les dérangements qu'il cause puissent du moins avoir une solution.

Recommencer les élections à l'heure actuelle, ce serait imposer de nouveaux et inutiles sacrifices à tous. — avec toutes les probabilités d'en arriver à une situation analogue à celle où nous nous trouvons.

(Le Canada)

### L'ART DE LA POIGNEE DE MAIN

Il y a plusieurs façons de donner une poignée de mains. La mode change, d'ailleurs : avant la guerre, les personnes "très bien" portaient la main d'autrui à la hauteur de leur nez, et cela passait pour une manière on ne peut plus comme il faut. Aujourd'hui, au contraire, on étirent la main de ce même autrui — sans la secouer, surtout ! — en tenant son bras abaissé presque devant soi, à peu près perpendiculaire au sol, et tout raide ; tel est le dernier bon ton.

Mais en dehors même de ces coquettes, exquises aux yeux de ceux qu'elles intéressent, on peut discerner, non moins qu'indiquer bien des nuances par l'empressement plus ou moins grand que l'on apporte à serrer une main, par la cordialité ou les précautions du regard, la gentillesse ou la bonhomie, la bonne franquette — si non la mauvaise : car il existe une mauvaise franquette, et on la connaît bien dans notre Paris d'après guerre.

Des photographies de Locarno, parues dans les journaux, nous ont montré M. Briand donnant de paisibles et courtoises poignées de main à M. Luther et à M. Stresemann. Geste fort naturel, de part et d'autre, et sourire de bonne société que l'on se doit non seulement entre diplomates bien élevés, heureux d'un accord... considérable, et qui en outre savent leur métier, mais encore, sans aller plus loin, entre simples citoyens de nations civilisées. Ce ne serait point assez que de ne rien trouver de surprenant, si peu que ce fût, en ces poignées de main correctement affables : il faudrait blâmer très vivement un Français d'assez mauvaise compagnie pour se mal tenir vis-à-vis d'étrangers, quels qu'ils fussent.

Néanmoins, répétons-le, il y a plusieurs façons de donner une poignée de main ; et ceci doit aussi bien s'entendre au propre qu'au figuré. Quand M. le proviseur du lycée Henri IV autorisait récemment un professeur allemand, l'honorable M. Krüger, à assister aux cours professés dans cet établissement parisien, et lorsqu'il désignait deux professeurs français, tous deux blessés de guerre, pour accueillir M. Krüger dans leurs classes, on jugera sans doute que M. le proviseur aura tenu sa main bien largement ouverte. Sans doute avait-il des ordres, d'ailleurs.

Et encore n'y avait-il là, sans doute, qu'un mouvement trop précipité, pareil à celui de Calino, alors que d'un seul coup il renverse la nappe de deux verres pleins, une carafe et la moitié du surtout de table. C'est une arceur, les uns diront de date, les autres de goût : rien qu'une erreur, cependant, et sans doute plus gauche que perverse. N'en parlons pas davantage.

Où la poignée de main aux Allemands devient peut-être un peu excessive, en revanche, ou du moins un peu comique, et peut-être un peu naïve, c'est à Pontigny.

Quoi ? Vous ne connaissez pas Pontigny ?... Mais c'est tout ce qu'il y a de plus à la mode dans le jeune monde où l'on pense. Pas un petit-maître intellectuel qui ne fasse chaque année sa saison de Pontigny. Il est du dernier galant, en octobre, de déclarer nonchalamment aux dames : "Cet été, à Pontigny, un métaphysicien balte me disait... 55 Comment jugerait-on n'importe quel génie tout neuf, ou le plus récent arbitre de nos élégances philosophiques, s'il n'avait au moins paru pendant quelques semaines dans cette espèce de Beauville spirituel, où il faut figurer, coûte que coûte, sous peine de se voir tenu pour un pauvre attardé, au cerveau fagoté, à l'âme datant du déluge, ou, ce qui est bien pis, de l'année dernière ?

Pontigny est au juste une ancienne abbaye, dont le propriétaire actuel a fait disposer les bâtiments de façon qu'ils puissent accueillir d'assez nombreux pensionnaires. Ceux-ci vont s'installer en cette vaste maison, durant les mois éléments — ou qui devraient l'être — et y mènent une vie de repos dans une verte campagne. Chaque jour, à heure fixe, ils se réunissent, et disputent ingénieusement sur un thème donné. Ils s'exercent ainsi dans l'art de la dialectique, et leur esprit y gagne des clartés nouvelles, sans parler d'un merveilleux prestige.

Tout cela, en somme, n'a rien que de vertueux et digne d'éloges. Chacun ne peut pas aimer uniquement le golf ou les courses, et l'on connaît d'autres plaisirs. Ajoutons même qu'un père plein de sollicitude préférera savoir son fils perdu parmi les méditations transcendantes de Pontigny, plutôt qu'effondré, par exemple, sous la table d'un bar, ou guidant quelque jeune personne rue de la Paix, au milieu des bijouteries, maisons de couture, et autres périls sans merci.

Cependant Pontigny n'aurait point eu succès, si ce n'était qu'une agréable maison de retraite, où s'entretenir gravement et faire oraison. Son originalité remarquable et sa grande attraction consistent en l'occasion qu'on a d'y rencontrer des

### DES AUXILIAIRES INATTENDUS

La trentaine flotte autour de beaucoup de visages de jeunes filles, et si discrètement que s'annonce la venue de cette visiteuse, elle les assombrit plus qu'une catastrophe.

N'est-ce pas pour elles le gouffre où leur jeunesse, rieuse et riche d'espoirs, va s'ensevelir sans avoir vu s'accomplir leurs plus chers desirs ? Demain, leurs traits se seront effacés et leur taille n'aura plus la souplesse de leur vingtième année. Leur sensibilité s'agite et elles en souffrent. Souvent elles font souffrir leur entourage. Ce ne sont plus des jeunes filles en fleurs, mais des jeunes filles en pleurs.

A la pensée que leurs filles ne trouveront pas de maris, les mères s'affolent. Et, comme elles ne veulent pas s'adresser aux agences matrimoniales ni confier leur secret qui n'en est plus un — puisque toutes leurs bonnes amies et toutes les personnes influentes de leur entourage, et même au delà, le savent depuis longtemps et comment ! — à un journal spécial ou à la quatrième page d'un grand quotidien où il leur faudrait énumérer en quatre lignes toutes les qualités passées, présentes et à venir de leurs jeunes filles, il ne leur reste qu'un seul moyen pensent-elles, pour découvrir ceux qui feraient le bonheur de leurs filles et de toute la famille, c'est de vêtir leurs filles de telles façons que, dans la rue, dans les soirées, à l'église, elles attirent tous les regards. Cette raison-là excuse, affirme-t-elles, toutes les infractions aux lois de la décence et même du bon sens. La fin ne justifie-t-elle pas les moyens ? Ces scrupuleuses personnes usent ici de ce principe que partout ailleurs, même dans des cas de beaucoup moindre importance elles trouvent vraiment exécutable.

Ce n'est pas en forçant violemment les regards des jeunes gens que vos filles trouveront des maris.

En imitant les demi-mondaines ou les femmes excentriques, elles réussissent à attirer les chercheurs d'aventures, mais elles éloignent les prétendants sérieux parmi lesquels, je suppose, vous cherchez les futurs maris de vos filles.

La mise d'une femme reflète ses goûts et donne une idée de son jugement. Celle qui adopte une mise extravagante, par-

étrangers, et principalement des Allemands. Ceux-ci sont admis à titre de pensionnaires, tout comme les Français. Songez au savoureux plaisir de discuter avec ces intelligences de formation si différente ! Combien c'est passionnant, instructif, efficace !... Et puis, voilà qui "dresse" les bons bourgeois, encore tout émus par cette intolérable guerre, que des esprits un peu distingués ont su, depuis longtemps, remettre posément à sa place historique... N'y a-t-il point quelque chose de brillant, d'éminent, de flatteusement cérébral, une coquette désinvolture même, à fréquenter sans surprise des Allemands éclairés dans ce lieu de délices et d'élection ? N'est-ce point le fait d'une âme intrépide et d'un ravissant esprit ?... Et sent-on bien, maintenant, toute la grâce dont se pare un jeune penseur, à son retour de Pontigny ? Il a, en quelque sorte, "fait ses caravanes", comme on disait jadis des nouveaux chevaliers de Malte.

Toutefois, on trouverait d'autres jeunes gens qui se garderaient d'accomplir le pèlerinage de Pontigny, parce que leur éducation leur paraît achevée, même sans qu'ils lui aient donné cette sorte de couronnement. On trouverait aussi des gens que la présence des Allemands à Pontigny ne "scandaliserait" point, certes, et qui comprennent à merveille, d'autre part, la nécessité de renouer avec nos voisins des relations tranquilles et honorables, mais qui sentent assez le prix, selon l'expression de Renan, de ces "mièvreries de civilisés" qu'on appelle le goût, le tact... Et ceux-là jugent que la poignée de main de Pontigny est donnée bien gravement, bien en public, avec une bien pieuse émotion intellectuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et que voilà bien des histoires, enfin, parmi nos jeunes philosophes, pour une trop facile impertinence.

Il est vrai que nous vivons dans la plus libre des républiques, et que chacun se divertit à son gré. On nous a conté que cette année, l'un de ces messieurs allemands — pourtant fort bien élevé, et d'une vaste intelligence — disait ingénument devant ses nouveaux amis français : "Ah ! la Picardie... Du temps qu'elle était à nous, pendant la guerre..." Et comme on s'étonnait du prix — est-ce bien 20 francs ? — demandé par un mécanicien pour une course dans la campagne : "Bah ! s'écria-t-il tout épanoui, cela ne fait jamais que 4 mars."

Voilà de ces petits riens agréables, propres à remplir l'âme d'une délicieuse jubilation... Allons, il y a décidément des nuances dans les poignées de main. (Le Figaro) Marcel Bopprenger.

fois même indécente, fait preuve de bien peu de bon sens, car elle s'expose à ce qu'on la prenne pour ce qu'elle n'est pas. Celle, au contraire, qui ne sont pas, d'ailleurs, les ennemies de l'élégance et du bon goût, s'attire l'estime des gens sages. Aussi, malgré toutes les raisons que vous pourriez me citer, je reste persuadé que toujours, mais aujourd'hui surtout, où l'on voit combien les extravagances dans la toilette ont été de faux ménages et de ménages mauvais, vos filles trouveront plus facilement les prétendants de leurs rêves en renonçant aux coiffures à la singe ou à la ninon, aux robes décolletées ou fendues, aux tissus criards et parcimonieusement mesurés.

Toutes ces modes excentriques, tous ces vêtements légers, tellement ajustés qu'ils déshabillent celles qui osent s'en revêtir, leur vaudront en sourires entendus, en compliments menteurs, en regards pervers, tout ce qu'elles perdront en égards et en respects.

Cette opinion, dites-vous, n'est que celle d'un moraliste à cheveux blancs, habitué à voir le côté défectueux et répréhensible des choses, et qui mourrait de dépit s'il n'y avait plus rien à censurer sur la terre.

L'heure n'est pas à perdre son temps. C'est pour cette raison et pour plusieurs autres encore, et toutes excellentes, que je ne me justifierai pas. Aussi, pour vous convertir, j'en appelle au témoignage de ceux que vous croyez enquérrir : les jeunes gens. Ils seront plus persuasifs, plus éloquentes que moi ; n'ont-ils pas le charme de la jeunesse ?

S'il y a encore des coquettes qui emportent l'amour de certains jeunes hommes c'est qu'ils n'ont pas su garder leur imagination et leur cœur. Il y a, en effet, une relation entre toute la conduite, la vertu, la pensée et la demande en mariage. On a souvent la femme qu'on mérite dit un vieux proverbe ; faux parfois, mais vrai très souvent. Aujourd'hui, et de plus en plus, nos jeunes gens réfléchissent. Le coup de foudre qui n'est d'ordinaire que tout notre passé pesant sur nous, préparant un amour qui à un moment donné, sans qu'on sache pourquoi, explose, n'est guère leur fait. Les coiffichets de la vanité les amusent neque à certaines heures, mais sur le dos des femmes et des filles des autres. A aucun prix ils n'en voudraient pour celle qui sera un jour leur femme.

Ils veulent, pour présider aux destinées de leur foyer, et ils le disent tout haut, une reine et non pas un mannequin, une femme capable de devenir épouse et mère, et non pas un bibelot d'étagère ou de vitrine. C'est pourquoi ils se détournent avec un sourire de pitié des toilettes provocantes et des corps trop entretenus. Ce n'est pas le charme éphémère d'une femme qui inspirera leur choix, mais le souci de leur famille, de sa stabilité et de son bonheur, de sa prospérité et de son avenir. Ils ont sous les yeux tant de foyers ruinés et divisés par la coquetterie de celles qui y président ! C'est pourquoi ils regardent avec complaisance les visages sereins et les vêtements modestes.

Le sérieux, la simplicité, leur apparaissent des qualités nécessaires pour fonder, comme sur un mur solide, leur foyer.

Où les jeunes gens vont-ils chercher ces jeunes filles ?

Ceux que leur situation et leur rang social obligent à fréquenter le monde ne les cherchent pas dans le bruit affolant des soirées mondaines et dans la lumière éblouissante des lustres, où la vérité des paroles et la sincérité des attitudes sont si rares, mais dans les fréquentations familiales et dans des réunions calmes, organisées dans le but de passer ensemble quelques heures agréables et de permettre aux jeunes gens de se connaître.

Les jeunes gens disent avec raison qu'en ces occasions la timidité des jeunes filles est moins peureuse et leur réserve plus hardie. Là, en effet, elles paraissent sans risque, sans la crainte d'être éclipées par une rivale ; elles bavardent, elles rient, elles sourient. Elles que dans la rue ou dans des circonstances publiques on juge raides, insensibles, ici s'épanouissent dans la simplicité et charment votre rêve. Ne sont-elles pas dans leur milieu ? Aussi, ne vous étonnez pas qu'ils préfèrent aller les chercher là plutôt que partout ailleurs.

Ceux que leur profession oblige à vivre seuls, loin de leur famille, dans une ville où ils sont presque des inconnus, ne peuvent rencontrer des jeunes filles que dans les milieux où ils travaillent et où les amènent leurs occupations, dans les bureaux d'une administration, dans les banques, dans un magasin, dans la rue, dans un tramway.

Les jeunes gens sérieux — et leur nombre, quelles que soient les apparences, augmente — délaissent celles qui rient bruyamment, celles qui se poudrent devant un miroir de poche, celles qui éignent de l'oeil ou qui grommellent tout haut contre le chef ou le patron ; celles qui font des réflexions qu'elles croient spirituelles

et pour qu'ils les entendent. Ils s'éprennent de celle qui les reçoit dignement, prêtant à leurs explications une oreille attentive ; de celle qui, tapotant à bas, d'une main légère sur sa machine, ne se détourne pas pour les regarder, mais s'applique sincèrement à sa besogne ; de celle qui ne bronche pas aux effronteries de sa compagne déshabillée ; de celle qui les sert poliment, sans gentillesses excessives, mais avec le souci de les bien servir.

Les uns et les autres sont sûrs que celles qu'ils choisissent ainsi n'étant pas possédées de l'insatiable désir de paraître, seront bien les épouses qui trouveront leur bonheur à faire celui de leurs maris, qui ne seront nulle part mieux que dans leur intérieur.

Les histoires lamentables de foyers ruinés, désunis par cette passion du luxe que nous entendons raconter ou que nous voyons s'écrire tous les jours sous nos yeux, ne proclament-elles pas que les jeunes gens ont mille fois raison ?

Les mères finiront peut-être par se conformer aux exigences de leur conscience quand elles sauront qu'elles s'harmonisent avec leurs intérêts. Et alors, elles prêteront l'oreille à l'Eglise qui, avec tant d'insistance, leur rappelle leur devoir.

(LA CROIX) F.-A. Vuilleminet.

### LA SESSION PROCHAINE

Ottawa, 11.—Le premier ministre a clairement démontré dans sa déclaration de vendredi dernier son désir légitime de donner au pays une administration en attendant de connaître le verdict de la Chambre. La session a été convoquée pour la date la plus rapprochée possible, le 10 décembre, alors que tous les brefs d'élection seront entre les mains du directeur des élections, et que tous les représentants du peuple seront valablement élus. Les députés, aussitôt après leur entrée à Ottawa, seront invités à décider par leurs votes quel est le chef de parti qui organisera le prochain cabinet.

Ceux qui pourraient persister à accuser le gouvernement de vouloir se cramponner au pouvoir, ainsi que le dit d'ailleurs le texte de la déclaration du chef de l'opposition conservatrice, lequel n'aurait pu rester au parlement une heure comme leader du gouvernement, se trouvent réfutés par le fait que tous les ministres défaits restent défaits. Aucune élection partielle ne sera ouverte en leur faveur et le chambardement du cabinet est partie renisée jusqu'après le vote décisif de la députations.

**NOUVEAUX TAUX DE TRANSPORT SUR LA RIVE SUD**

Le public a la plus belle occasion de voyager à un prix qui équivaut au prix du gros, en achetant des Passes Hebdomadaires.

**TRANSPORT A MOINS DE 5cts**

LEVIS TRAMWAYS CO

Téléphones : 2-8064 2-8065 Résidence privée : 2-8066

**A. DESLAURIERS Ltée**

Entrepreneurs-Menusiers et Contracteurs Généraux

Spécialité dans les bois durs : tels que noyer noir, acajou, chêne, châtaignier, gommier, bois jauné, etc., ainsi que les panneaux plaqués.

68 rue Lalemant, Québec.

Téléphone : 2-7865

**T. E. ROUSSEAU Ltée**

INGENIEURS

Entrepreneurs Généraux

48, 2ième Avenue, - LIMOILOU.

POUR VOS IMPRESSIONS Adressez-vous à

**La Cie de Publication de Lévis**

39, RUE SAINT-LOUIS, - LEVIS

LA SITUATION POLITIQUE

La situation politique canadienne est plus compliquée que jamais, depuis les élections générales du 29 octobre dernier.

Le gouvernement Mackenzie King a gardé, à quatre exceptions près, ses fortes positions dans la province de Québec; il a fait des gains appréciables dans l'Ouest; mais il a perdu du terrain dans l'Ontario et les provinces maritimes.

La politique canadienne, déjà hérissée de problèmes nombreux et complexes, est devenue plus compliquée encore et plus chargée de difficultés depuis le jour où est né un troisième parti, le parti progressiste.

Le parti conservateur dirigé par M. Meighen a failli revenir au pouvoir. Si M. Patenaude avait réussi à faire élire dix députés conservateurs dans notre province, M. Meighen serait au pouvoir aujourd'hui.

La province de Québec n'a pas cru dans la mission rédemptrice et au rôle indépendant de M. Patenaude. Elle a gardé sa confiance dans le gouvernement libéral, tant sur la question tarifaire que sur la politique canadienne adoptée et suivie par M. Mackenzie King.

L'Ontario a voté en bloc contre le gouvernement King. Cette province, nous en avons la conviction, a surtout combattu dans le gouvernement libéral l'idée canadienne dont il s'inspire et l'influence de la province de Québec.

Le Toronto Telegram, dont les tendances politiques et religieuses sont bien connues, a publié durant toute la période électorale des pages complètes sur l'attitude supposée qu'aurait prise l'honorable M. King au sujet du drapeau national.

On a essayé, par tous les moyens, de soulever le sentiment impérialiste britannique, l'hostilité des jingoes toujours si faciles à mettre en activité. Il est admis que le cri de french-domination a contribué à assurer plusieurs victoires conservatrices dans l'Ontario.

QU'ONT-ILS DONG?...

L'hiver arrive!... Tout le dit au paysan dans le grand livre toujours ouvert de la bonne nature.

Des nuages mélancoliques passent dans un ciel tristement éclairé par le soleil déjà lointain... les hirondelles sont parties... les gelées blanches poudrent le matin, les haies à frimas.

Pendant toute l'année, le paysan a préparé son hiver. Il est né "fourmi" et il n'a aucune "cigale" en hérité.

Entrez seulement dans sa maison et constatez à quel point le paysan est tranquille devant l'hiver qui vient.

chaîne session.

Le verdict rendu le 29 octobre étant imprécis, demeurant ni clair ni définitif, le gouvernement King a raison d'attendre que la Chambre des communes se prononce et prenne position.

Nous trouvons dans l'histoire politique de la province de Québec un précédent qui éclaire la présente situation.

En 1885 et 1886, M. Mercier, à la suite de l'exécution de Riel, eut un mouvement politique dans notre province et fonda le parti national. Le gouvernement Ross, gouvernement conservateur, fit des élections en octobre 1886.

Nous trouvons le texte des discours qui furent alors prononcés à Québec, dans le rapport officiel des débats de la Législature que l'on publiait chaque année à cette époque.

Si le gouvernement King n'a pas une majorité suffisante pour administrer le pays à l'aise et réaliser son programme, il devra de nouveau consulter la volonté populaire.

De quoi demain sera-t-il fait? Il serait bien imprudent et présomptueux de répondre à cette question.

Vous ces torsades d'or? Ce sont ses oignons arrachés par temps propice et qui pendent en cette pièce bien sèche... un peu plus loin, ses haricots.

Actuellement, mi-octobre, mois magnifique de Pomone, le paysan met la dernière main à sa préparation de l'hiver.

Chaque matin, le paysan s'en va, pas à pas, faisant l'inspection de ses arbres, soulevant les fruits avec tendresse pour voir s'ils sont mûrs.

Cette année — à part un vieux Beurré Hardy qui a tenu le coup — pas beaucoup de poires. Cela, c'est triste, car elle est si délicate la Doyenné du Comice!

Le 20 octobre, le paysan s'encre des tableaux de la salade, des choux, des salisifs, des épinards, du raisin, des framboises et... même des fraises!

Et si se demande avec effarement, en voyant sourire sa maison et flamboyer son jardin, ce qu'ont donc tous ces gens à se ruer ainsi pour vivre factieusement dans le bruit et la poussière, les pieds sur le bitume, les porte-monnaie toujours à la main, dans des cages à mouches ruineuses, où on leur défend d'avoir des enfants et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et le curé lui passe, presque pour rien, la Croix du Dimanche, le Pèlerin et quelques livres instructifs qu'il lira pendant les veillées.

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

LEUR FORGE ET NOTRE FAIBLESSE

"Eux", si vous le voulez bien, ce sont les démagogues de toutes étiquettes, couleurs et dénominations, conglomérés dans le Cartel à fissures.

Quand un enfant tombait de la portière d'un train omnibus, c'était une vaste clameur dans toute la presse du Bloc des Gauches.

Le dessert fut fourni par Paul-Boncour. Vous ne connaissez pas Paul-Boncour? C'est dommage.

Le 20 octobre, le paysan s'encre des tableaux de la salade, des choux, des salisifs, des épinards, du raisin, des framboises et... même des fraises!

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

ment; je rappellerai ce que chacun sait. Si vous voulez faire l'apologie de la Société des Nations, si vous voulez montrer son utilité par ses actes, vous démontrez qu'elle a résolu le conflit des îles d'Aland, qu'elle a relevé les fusils prêts à partir entre Polonais et Lithuaniens au sujet de Vilna, qu'elle a réussi à véritable tour de force de résoudre en quelques semaines cette question de Haute-Silésie que la vieille diplomatie n'avait su qu'envenimer en quelques années.

Ceci est peu de chose. Voici qui est plus grave. Bonheur, qui n'en avait pas besoin pour avoir son succès, est allé ramasser dans l'arsenal des plus méprisables polémiques l'abominable rengaine: "Je fais la paix."

Prenez les faits. Soumettez-les à la méthode Paul-Boncour. Mai 1914: succès du bloc des gauches; août 1914: les Allemands dévalent Paris. Mai 1924: succès du Bloc des Gauches; septembre 1925: les os des petits Français pourrissent au soleil de plomb du Maroc et de Syrie.

Le 20 octobre, le paysan s'encre des tableaux de la salade, des choux, des salisifs, des épinards, du raisin, des framboises et... même des fraises!

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

LES PARTIS POLITIQUES

Les trois partis politiques fédéraux se sont pas mal partagés les provinces canadiennes à l'Ouest des grands lacs. Il y a là, y compris le Yukon, 69 comtés. Les travaillistes en ont pris 2, dans la ville même de Winnipeg. Il en reste 67, que les trois grands partis se sont divisés ainsi: libéraux, 24, progressistes, 22, conservateurs, 21. On ne peut donc prétendre que l'Ouest, du lac Supérieur au Pacifique, a approuvé un tant soit peu la politique tarifaire conservatrice.

En France, où le problème de la natalité, si intimement lié à celui de la mortalité infantile, occupe une place prépondérante dans les préoccupations, et où aussi la lutte contre l'alcoolisme s'impose impérieuse, la question des taudis et de leur influence sur la natalité est l'une des plus agitées, comme l'Indique cet extrait d'un confrère parisien:

Il existe un rapport étroit entre l'insuffisance du logement et l'augmentation industrielle. Les grands usiniers ont toujours placé au premier rang de leurs préoccupations l'amélioration des logements ouvriers.

Le taudis développe automatiquement l'ivrognerie, la passion du jeu, l'habitude des paris, l'adultère, la cruauté envers les enfants et l'esprit d'anarchie.

L'antialcoolique, le moraliste et l'ami de l'ordre, n'ont donc pas de meilleur allié que le maçon. Nous nous sommes longtemps divertis de l'axiome prudhomme "Quand le bâtiment va, tout va!"

Le 20 octobre, le paysan s'encre des tableaux de la salade, des choux, des salisifs, des épinards, du raisin, des framboises et... même des fraises!

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

Et même un pot d'herbe pour un malheureux chat au coin de leur fenêtre...

JOSEPH BARTHELEMY.

dép. du Gers, prof. à la Fac. de droit de Paris. (L'Echo de Paris)

Il faut attendre et tout craindre du temps et des hommes.

Vauvenargues.

Advertisement for Old Chum tobacco. Features an illustration of a man smoking and a pack of Old Chum. Text: "15¢ LE PAQUET - aussi en boîtes métalliques HERMETIQUEMENT FERMEES d'une 1/2 lb. Le Tabac de Qualité OLD CHUM"

Subscription form for "LE CRI DE QUEBEC". Text: "ABONNEZ-VOUS AU 'CRI DE QUEBEC' Découpez le blanc suivant et envoyez-le avec \$1.00 au 'Cri de Québec', Boîte 85, H.-V. Québec. Je, soussigné, m'engage à recevoir le journal 'LE CRI DE QUEBEC', journal hebdomadaire, pour une période de... mois à commencer le... De plus, je m'engage à donner avis à qui de droit de tout changement de mon domicile. Signature... No... Rue... Ville..."

Chronique littéraire

"OPALES", essais poétiques, par Marthe des Serres

En lisant nos auteurs, je me suis fait souvent les réflexions suivantes: "Snobisme et vanité, me disais-je, ont fait bien des volumes. Ces deux formes de la sottise humaine ont inspiré à de braves garçons, nés pour autre chose, le goût de versifier sans tempérament ou de dépenser en mauvaise prose cette substance précieuse et délicate qu'on appelle le cerveau. Snobisme et vanité, que de fautes vous avez fait commettre, que de vocations vous avez compromises! Autour de nous erraient misérablement dans le champ des lettres une troupe d'égarés qui cherchent vainement, comme l'illustre Quichotte, le baiser d'une chimérique Dulcinée. Seul le rêve, le rêve livresque et trompeur a exaspéré leur orgueil malheureux. Il leur a montré une imaginaire beauté qu'ils ont transposée dans la réalité et qu'ils s'efforcent d'atteindre frénétiquement et inutilement, sous le regard souriant et apitoyé des autres hommes. Snobisme et vanité, c'est vous qui les avez assis sur la selle de cette triste Rossinante!"

J'examinais, l'autre jour, une reproduction en couleurs des ILLUSIONS DE LA VIE du célèbre peintre anglais, George Frederic Watts. Au premier plan, des ombres féminines, d'abord très précises, vous frappent et vous attirent. Puis, les formes s'éloignent, se voilent à demi et finissent par disparaître dans un nuage, comme dans un songe décevant. Au-dessous de cette vision, un fougueux cheval blanc monté par un cavalier puissant. Celui-ci le bras tendu en avant, presse de l'éperon sa bête ardente. Il veut atteindre un objet. Savez-vous quoi? Une bulle de savon. La bulle reflète toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les richesses, toute la vie. Il la touchera bientôt, on le sent. Puis, la bulle crévera. Néant! Illusion!

Le drame de la vie se joue dans ce merveilleux tableau. Mais n'y voit-on pas l'image de toutes ces chevauchées littéraires qui ont pour but l'inévitable néant? N'y voit-on pas l'histoire d'une multitude de vocations mal dirigées?

Chez nous, la critique a pêché. Faible et miséricordieuse à l'excès, elle a voué à des idéaux inaccessibles des énergies qui devraient se dépenser ailleurs avec beaucoup d'utilité et d'efficacité. Les juges de la littérature canadienne sont coupables de débilité. Ils sont responsables d'une multitude d'écrits qui n'ont jamais été nés à naître.

Par contre, la critique a parfois fermé les yeux sur des âmes pleines de promesses. Alors qu'elle encaissait des dieux de plâtre et de terre cuite, elle ignorait l'inspiration vivante qui la sollicitait et l'appelait à elle. Mauvais goût, préjugés, absence de jugement ont souvent présidé au découragement du talent. Ne vit-on pas, autrefois, le génial et inculte Emile Nelligan recevoir le coup de pied de l'âne?

Et de nos jours? Eh bien, de nos jours, les juges peuvent être aussi inconséquents que jamais. Il nous a été donné d'assister à des couronnements qui auraient pu dériver les cendres de Molière.

Mais je m'éloigne du sujet. Je voulais parler des OPALES, essais poétiques, en prose rythmique, de Marthe des Serres, (mademoiselle Hélène Charbonneau). C'est un tout petit volume. Moins de soixante pages, dont plusieurs à peu près blanches. Pas une oeuvre parfaite assurément, mais du talent, de l'originalité, beaucoup de promesse. Quand je le lus, il y a plus d'un an déjà, j'y vis un certain nombre de défauts importants: faiblesses grammaticales, obscurités, imprécisions, outrances d'images, affectations fréquentes. Malgré tout, un charme exquis, une finesse de sensibilité peu commune, une grande, une débordante sincérité, le sens de la mesure et du rythme, l'harmonie des mots, le coloris des phrases, en un mot, ce quelque chose de gracieux, d'élégant et de délicat qui rappelle quelques chantes de la vieille Grèce. Je me dis: "Enfin, voilà un poète!"

Ce poète, qui chante si bien, cette pauvre jeune fille, qui donne sa journée à gagner son pain en copiant de vulgaires lettres de commerce et qui voue le reste de son temps au rêve qui la tourmente, a reçu peu de fleurs, peu de parfums qui eussent pu l'encourager à produire autre chose. La critique l'a ignorée ou traitée avec indifférence. Elle n'avait pas les moyens de faire du bruit. Elle exprimait des sentiments officiellement inconnus. Pourtant, sa

vocation poétique, à elle, ne faisait pas de doute. Elle n'a pas cherché la Muse. La Muse est venue d'elle-même.

J'ai signalé les défauts de ce poète en quelques mots. Je ne m'y attarde pas. Je tiens surtout à mettre en relief son originalité, sa personnalité, sa nouveauté, au moyen de quelques exemples pris au hasard des OPALES.

Dès la première page, elle dira: "Je viens à vous, souvenirs, aimables souvenirs, visions charmantes sous de sombres voiles... Laissez errer dans mon esprit, ainsi qu'en un jardin bien rangé, les douces haleines de vos anonymes voix."

"Pour celui à qui si fort je pense, j'ai plus de baisers dans ma bouche qu'il n'y a de fleurs au printemps..."

Inutile d'insister sur la puissance harmonieuse de cette dernière image.

Je tourne la page, et, au milieu de la pièce intitulée "Le matin descend", je lis:

"Le baiser du soleil matinal (mieux vaudrait "matinal") rôtir sur ma joue, sur mes bras, entre mes cils mi-clos, jusqu'à l'horizon de ma chambre où des figures légendaires de saintes apparaissent sur les panneaux brodés, comme sur des missels."

Ce n'est presque rien, direz-vous. Pourtant c'est beaucoup, car vous y constatez une grâce inaccoutumée à nos écrivains canadiens. Les mots ne s'y heurtent pas. Il y a une musique dans l'agencement des syllabes.

Plus loin, je lis encore: "Puisque tu veux bien m'aimer, laisse tes chères mains mesurer un empire, l'empire de mon coeur, dont je te confie la chancellerie." Et à la page suivante: "J'ai entassé du silence pour ne pas déranger notre rêve."

Voilà maintenant comme l'auteur sait donner en peu de mots la sensation de la mélancolie de l'hiver:

"L'hiver vient d'ouvrir sa tranquille paupière, puis, d'une langueur voulue, déroule son manteau pailleté d'azur pour en draper le nu hardi des statues, des statues condamnées à subir l'éternel regard de l'espace bleu."

"Les groupes d'oiseaux feront de petits points noirs sur le marbre blanc du firmament, et ce sera encore, comme toujours, très nouveau, un peu d'été accroché à leurs ailes."

Dans la pièce intitulée "Le Potomac", elle exprimera un sentiment qui, pour être obscur, n'en est pas moins d'une beauté originale et d'une grande force:

"Ah! dégagez mon coeur de ces feuillages de bronze qui s'entrecroisent ainsi que des lierres et le rendent austère comme l'intérieur d'une colonnade; c'est un désir que je berce sur mes genoux, ivre d'attente, amoureuse, ravie de laisser couler des larmes sur des mains que l'on m'abandonne. Et pour mieux descendre dans cette pensée, j'ai étendu une nappe de pourpre sur les plaisirs qui se sont retirés de ma vie."

"Où donc s'en sont-ils allés ceux que j'aimais? J'ai consulté l'oracle des marguerites; j'ai attendu, en veillant, la figure tournée vers les étoiles, l'astre humain que vous ne pouvez connaître, vous qui ne savez rêver."

Sans doute, il y a de l'incohérence, du décousu, dans ces lignes, mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une véritable richesse verbale et une belle nouveauté d'images.

Deux lignes, dans "Le rendez-vous des muses", nous ouvrent tout un monde d'idées:

"Aimer quand même on vous aurait dit — Je vous aurais tant aimée si vous ne l'aviez pas tant voulu..."

Je pourrais citer également: "Cela ne sert à rien", "Ultime volonté", "Ne faites pas de mal aux petits enfants", petits bijoux intégralement poétiques qu'il suffirait d'ouvrir légèrement, délicatement, pour en faire des oeuvres de très grand prix.

Avec toutes ces qualités, Marthe des Serres possède une vertu rare chez nos écrivains: la sobriété. Elle évite le verbiage. Elle dit plus en quelques lignes, parfois en un mot, que certains de nos borbouilleurs en trois cents pages. Chacune de ses pièces est ciselée, concentrée, faite de quinze à vingt lignes et de trois ou quatre images neuves.

Où, cette jeune fille, formée presque seule, avec son rêve incessant et ses mélancoliques illusions, a créé quelques images, et c'est là le premier de ses mérites. La littérature canadienne-française nous a plongés dans la banalité jusqu'au cou. Nos volumes ont ramassés dans la poussière presque toutes les figures de rhétorique qui traînent dans les manuels depuis l'époque des "Aventures de Télémaque." Ceux de nos écrivains qui ont de la lecture et des goûts d'artistes ne supportent pas ces oeuvres fastidieuses. Ils ne lisent pas les Canadiens, parce qu'ils sont à peu près sûrs de s'y ennuyer à mourir.

C'est pourquoi il nous plaît de par-

EPIHEMERIDES 11 NOVEMBRE 1918

Suite de la page 1

souffre, mais ceux qui ont empli leurs coffres avec les contrats de guerre ne tiennent pas à rendre ce qu'ils ont pris. Au contraire ce sont eux qui se plaignent le plus fort de ne plus être capables de réaliser les bénéfices de jadis comme si la chose était normale! Jamais notre pays n'a eu à faire face à une situation pareille, et ces profiteurs ne pensent qu'à eux et tentent même d'attirer l'attention de la masse des cultivateurs vers leurs misères de millionnaires sans revenus.

Aux Etats-Unis, le trésor regorge d'or mais le commerce, l'industrie et l'agriculture sont arrêtés, surtout dans l'Ouest, où dix millions de cultivateurs passent par une crise terrible après la faillite de six cents banques! Cependant le gouvernement Américain a arrangé son affaire pour drainer vers ses coffres la moitié de l'or du monde entier! Les taxes de guerre et d'après guerre, fabuleuses toutes les deux, sont venues en grosses vagues de raz-de-marées emplir le trésor public pendant que le peuple que la misère attendait ne réalisait pas ce qui eût certainement amènerait fatalement des désastres.

L'interdépendance des nations en matière de finances est aujourd'hui telle, que si l'une d'elle accumule en ses coffres tout l'or du monde, sans le remettre en circulation par des entreprises publiques ou des subventions, le chômage général sera la sûre conséquence de cette monopolarisation au bénéfice de l'Etat. C'est la plus triste forme de l'étatisation; celle qui centralise, non pas l'emploi, non pas l'usage, mais la conservation du numéraire; C'EST L'EGOISME D'UN PEUPLE DE PROIE qui voudrait voir crever de faim tous les autres peuples de l'univers et même un tiers de ses enfants plutôt que de se départir de quelques deniers d'or acquis à la faveur de circonstances inouïes, et par des lois d'exception!

A l'égard de la France, l'égoïsme américain, je devrais dire la rapacité américaine, a pris les formes les plus revoltantes! Eux qui doivent à Louis XVI, à Lafayette, à Rochambeau, au comte d'Estaing, au comte de Grèce, leur existence nationale, ils ont agi envers elle avec une ingratitude qui confine à la scélératesse! En avril 1917, le général Pershing se rendait au tombeau de LaFayette, et dans une pose dramatique, que tous les journaux du monde étaient chargés de reproduire, il prononçait avec emphase les mots suivants: "LAFAYETTE! HERE WE ARE! Si LaFayette eut pu se lever dans sa tombe et lui demander: "You are here? What for?" la réponse la plus naturelle à l'âme de son peuple sinon à Pershing lui-même aurait été: "TO DRAIN YOUR MONEY OUT"!!! Car c'est exactement ce qui est arrivé graduellement en attendant que le franc sombre tout à fait et vienne à zéro, à cause des exigences d'une bande de vautours de la politique américaine dont le premier porte un nom de cucurbitacée, de vulgaire pastèque, et le second un nom de poudre à laver à l'usage des ménagères!

Vitor Hugo disait que tous les animaux étaient dans l'homme; et l'on peut concevoir quels instincts gouvernent l'homme politique américain du type actuel: Léon Bloy aurait pu, en son temps, inviter le sénateur Borah à Cochons-sur-Marne!

A cause de cet égoïsme monstrueux des politiciens américains, la situation financière de la France et du monde ne peut se rétablir; aujourd'hui sept ans après l'armistice joyeux du 11 Novembre 1918, l'univers se trouve plus que jamais dans une situation sans issue!!!

J'approuve bien qu'on donne un souvenir ému aux morts héroïques, mais il n'y a pas lieu d'entonner un chant de triomphe sur les décisions que la sagesse humaine a prises depuis sept ans pour sortir l'ordre du chaos!

Bolivar GOSSELIN

M. Sauvé a un projet mirabolant pour la prochaine session. Il proposera la motion suivante:

"Que la nécessité soit reconnue de céder la place aux conservateurs, pour que chacun ait enfin son tour;

"Que, pour arriver à ce résultat, il faudra abolir les surplus, supprimer la Commission des Liqueurs, source de revenus et de grands bienfaits, faire cesser la politique des chemins, qui ruine le parti bleu au profit du peuple, abandonner l'Assistance publique, qui accredit le gouvernement, arrêter la colonisation, qui empêche une foule de Canadiens de s'expatrier, bref, adopter toute mesure capable de discréditer les libéraux et de donner une petite chance à M. Sauvé et à ses députés."

courir les OPALES. Elles, du moins, ont des reflets de jeunesse. Elles sont teintées de sang nouveau. Jean-Charles HARVEY.

LE PREMIER ARTICLE DE M HENRI BOURASSA

Le Devoir de samedi dernier nous a apporté le premier article publié sur la situation politique actuelle par Monsieur Henri Bourassa, M. P., depuis les élections générales.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire cet article intégralement, encore moins à cause des choses qu'il contient qu'à cause des idées qu'il suggère.

En faisant des réserves, nos lecteurs apprécieront sans doute la reproduction de cet article qui fixe sur la tête de l'honorable Arthur Meighen, de Lord Atholstan et de l'honorable E.-L. Patenaude les plus grandes responsabilités.

Tel que nous l'avions prévu, Monsieur Bourassa, tout en accordant son vote au maintien du cabinet libéral semble vouloir agir sur l'opinion publique indépendamment des partis, des groupes, ou même des hommes politiques quelconques.

Dans la situation actuelle, nos compatriotes devraient suivre avec intérêt et prudence l'exposé des doctrines nouvelles du député de Labelle.

Nous disons "avec prudence", car cet article se termine par des recommandations vagues et plus ou moins utopiques. M. Bourassa y fait des considérations qui tiennent plus de l'idéalisme que de la réalité.

LES TRISTESSES DE BOB ROGERS

L'honorable M. Robert Rogers, qui passe dans le "FOREIGN District" de Winnipeg Sud pour être un grand homme d'Etat canadien, (malgré qu'il soit sans le vouloir né dans la Province de Québec) a fait part au reporter de la Patrie de ses doléances relatives au dernier scrutin électoral. L'ancien ministre des travaux publics du Manitoba, qui quitta Winnipeg en 1913, juste à temps pour éviter le scandale Roblin, en vint à la province de Québec pour son dernier vote. "Pour moi, dit-il, le plus triste de toute cette affaire, c'est que ma vieille province natale a voté sur des préjugés, et non sur des convictions." "Attends un peu, mon bonhomme, je vais t'en fournir un bon témoignage..." "de nos convictions". Aucune province de ce pays n'était pourtant mieux placée qu'elle pour saisir dans toute son ampleur la gravité de la crise nationale où se débat le Canada. Mais aucune autre province, les questions actuelles n'ont été si bien posées, qu'elles l'ont été dans Québec par Monsieur Patenaude et ses amis. Et cependant les grandes questions dont dépend le bien être, voire l'existence même de notre cher pays ont été simplifiées à un préjugé déraisonnable... "Jamais la Province de Québec n'a eu aussi clairement que jeudi dernier l'occasion de rendre service au pays, et jamais la vieille province, à laquelle j'ai toujours été inséparablement attaché n'a failli comme alors à ce que le pays attendait d'elle."

J'ai accidentellement mis la main sur cette masse de tracts distribués à leurs orateurs par l'organisation qui s'intitulait: "Ligue de la Prospérité du Canada" et qui avait élu domicile dans l'Edifice Drummond, à Montréal. Ces tracts commandés par Bob Rogers sont bien imprimés, traduits en français potable, et courent à peu près une centaine de sujets de discussions et d'informations. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette publication a coûté assez cher à des gens qui se prétendent, ainsi que le reste du pays, tout à fait ruinés. La plupart de ces tracts sont signés par un nom imaginaire, je crois, car cet illustre inconnu qui s'appelle W. R. MORSON serait sans doute aujourd'hui difficile à retrouver, maintenant que les élections sont faites. (C'est toujours assez bon pour emplir les canaux, peu importe le nom fictif: les arguments sont plus fictifs encore!) L'on peut sans crainte de se tromper attribuer aux financiers de Montréal l'idée première de ces feuillets chargés de chiffres et de notes pittoresques. Ce que ces "pauvres" financiers anglo-canadiens, par l'entremise de Bob Rogers, ont dépensé d'argent et d'arguments tout de même, pour convaincre Baptiste que la banqueroute était à nos portes, et qu'eux seuls, les déprédiateurs des contrats de guerre, étaient capables de nous sauver — Les efforts qu'ils ont faits pour nous persuader sont inouïables, et nous nous réjouissons tous aujourd'hui dans notre fierté française, de songer que notre province de Québec est devenue invulnérable aux offres d'argent de l'étranger, comme aux arguments frelatés des aventuriers politiques! Bolivar GOSSELIN

lité. Nous regrettons que ce fort journaliste, après quelques vigoureux coups de plume, tombe finalement dans les généralités qui veulent dire peu de chose.

LE MARECAGE Comment en sortir?

La crise parlementaire menace de faire couler autant de paroles et d'encre que l'élection elle-même.

Au point de vue strictement constitutionnel, M. King a pris la seule décision que comportent les circonstances immédiates. De l'avis même de M. Meighen et de ses principaux organes, le premier ministre ne pouvait réclamer une nouvelle dissolution. Il ne lui restait donc d'autre alternative que de passer la manche au chef du parti tory ou de convoquer le parlement, afin de remettre à la Chambre des communes le soin et la responsabilité de dénouer la situation.

De quel droit M. King, privé lui-même de son mandat parlementaire, aurait-il confié le pouvoir à M. Meighen, chef minoritaire, contre la volonté nettement exprimée d'une majorité des circonscriptions électorales? "Parce qu'il commande le groupe le plus nombreux", disent les torys. Le plus nombreux tant qu'on voudra, ce n'est tout de même pas la majorité de la Chambre. La presse tory, Gazette en tête, fait grand état des principes de la Constitution britannique: elle méconnaît le plus incontesté de ces principes, au moins depuis la révolution de 1688: c'est que le cabinet doit posséder la confiance de la Chambre populaire. Qui prétendra, même parmi ses plus féroces partisans, que M. Meighen jouit actuellement de cette confiance? "Mais, ripostent-ils, M. King non plus ne la possède pas." C'est ce qui reste à voir; et la seule manière de le constater, c'est de réunir les Chambres afin que la majorité de la députation décide lequel, de M. King ou de M. Meighen, ou plus exactement, du parti libéral ou du parti conservateur, doit exercer le pouvoir. C'est ce que M. King a fait; et il a bien fait. En toute logique et raison, il ne pouvait agir autrement.

Voilà pour la théorie constitutionnelle. En dehors de là, le côté à la fois grotesque et inquiétant de la situation, c'est que les chefs des trois partis se sont mis dans la quasi-impossibilité, soit de gouverner isolément, soit de s'entendre pour amener la fusion de deux de ces groupes. Pis que cela, M. King et M. Meighen se sont placés en telle posture que chacun a raison contre l'autre, et tort quant à soi.

M. King a répété à satiété qu'il ne pouvait et ne voulait plus gouverner sans commander une majorité absolue. Il s'est acharné à détruire le groupe progressiste. Il n'a réussi qu'à moitié et ne peut garder le pouvoir qu'à la faveur des députés progressistes qu'il a combattus ou qu'il a laissés gliser par une entente tacite ou secrète, contraire à toutes ses professions de foi publiques. Il ne peut se maintenir en place qu'à la merci des progressistes, au détriment de sa réputation, de sa dignité et de l'intérêt futur de son parti.

M. Forke a conduit sa lutte de telle sorte, à la fin surtout, qu'il s'est pratiquement interdit de former une alliance ferme avec M. King et le parti libéral tel qu'actuellement dirigé. Tout ce qu'il peut faire — et il devrait le faire, dans l'intérêt général — c'est d'accorder un sursis à M. King, afin de laisser mûrir une solution nette et durable.

Quant à M. Meighen, il est, si possible, en plus mauvaise posture encore. Afin de faire oublier son passé, il a voulu attacher sa fortune à la seule question tarifaire. Là-dessus, il a subi un échec décisif. Libéraux et progressistes lui ont tenu tête et l'ont vaincu. La retraite de sir Lomer Gouin, de M. Mitchell, de M. MeCrean n'a servi qu'à accentuer le refus des libéraux, généralement, des libéraux du Québec en particulier, de préconiser une politique de haute protection. Sans doute, entre progressistes et libéraux, et parmi les libéraux eux-mêmes, il y a de notables divergences de vue sur l'échelle des droits d'importation qu'il convient de maintenir. Mais pas plus qu'entre les diverses catégories de députés portant l'étiquette conservatrice. Les conservateurs de la Nouvelle-Ecosse n'ont certainement pas été nommés afin de favoriser la politique tarifaire de M. Meighen. Il est donc inexact de dire que M. Meighen commande sur la question du tarif, le bloc le plus nombreux et le plus compact de la Chambre. Et sur le reste? Prétendra-t-on qu'il a gagné les suffrages d'Ontario par sa grotesque proposition d'offrir aux chemins de fer une compensation monétaire, tirée du trésor fédéral, afin d'obtenir un abaissement des prix de transport en faveur des Provinces Maritimes? Combien, parmi les cent seize ou les cent dix-huit députés qui portent la cocarde bleue, voudraient lancer le Canada dans toute aventure de guerre, comme M. Meighen s'est déclaré prêt à le faire sur une simple dépêche de Winston Churchill?

Personnellement, M. Meighen possède moins la confiance de la députation conservatrice que M. King ne commande

celle de son parti. La Gazette elle-même, qui prend aujourd'hui des attitudes de puanteur outragée parce que M. King refuse de mettre son adversaire en selle, la Gazette n'a perdu aucune occasion de démontrer, avant la période électorale, que M. Meighen ne mérite pas la confiance du pays, ni celle du parti conservateur. Elle parle avec amertume du verdict de la province de Québec: personne n'y a contribué plus efficacement qu'elle-même, si ce n'est son confrère en torysme, le Star. Qu'on ne s'y trompe pas: M. Patenaude et ses candidats, quel que soit leur mérite personnel, ont mordu la poussière, parce que le peuple du Québec a vu en eux des partisans déguisés de M. Meighen ou, qui pis est, des marionnettes de lord Atholstan. Est-ce à tort? Si M. Meighen méritait la confiance qu'on réclame pour lui aujourd'hui, pourquoi le cacher avant l'élection et tenter de le servir par une manoeuvre déguisée, dont la duplicité s'affirmait à mesure que la bataille avançait?

Quant au charlatan de presse, méprisé de ses propres compatriotes, qui affiche périodiquement la prétention de sauver le pays en même temps que la langue française et la religion catholique, le simple bon sens exigeait la rebuffade qu'il a essuyée. Les vrais conservateurs devraient s'en réjouir comme nous. Puissent-ils ne plus se laisser prendre aux allègements de ce faux derviche, pris de la risible manie d'offrir des royaumes à quiconque l'adore, et acceptera ses écus — qui se changent invariablement en feuilles sèches — et prêchera l'évangile incohérent qu'il colporte journellement dans son vaste panier à salade. Si M. Patenaude avait entendu la voix de ses vrais amis, il aurait épargné à son parti et à lui-même cet humiliant patronage, la province et le pays ne seraient pas dans l'impasse actuelle.

Voilà donc où nous en sommes. Comment en sortir? Ce n'est pas facile; mais c'est possible, pourvu qu'on y mette de la vigueur, de la bonne volonté et du désintéressement; pourvu qu'on cherche la voie en dehors des fondrières et des sentiers battus.

A mon humble avis, le gouvernement doit convoquer les Chambres le plus tôt possible, se borner à présenter le budget ordinaire et peut-être quelques mesures absolument urgentes. D'ici là, ou pendant la session, ou immédiatement après, quelques hommes de bonne volonté, appartenant à toutes les nuances d'opinion, mais sans parti pris, sans mesquine ambition, sans rancoeur à satisfaire, devraient se concerter pour arrêter les grandes lignes d'une politique vraiment nationale. C'est un peu ce que suggérait, l'autre jour, le vénérable sénateur David; mais il n'envisageait, apparemment, qu'une entente entre l'Ontario et le Québec. Ce n'est pas assez. Quoi qu'on pense des gens de l'Ouest et de leurs prétentions, l'on ne peut et l'on ne doit pas les ignorer; non plus que les Provinces Maritimes.

Ce qui est en péril, c'est l'unité morale de la Confédération. Le mal qui rongé la vitalité de la nation, c'est le sectionalisme, réaction naturelle contre l'impérialisme outremer qu'on a pratiqué depuis vingt ans. Pour sortir de là, il faut revenir à l'esprit et aux procédés des Pères de la Confédération; il faut refaire un vrai parti national, ou fédéral, qui coordonne, sans les détruire, les intérêts et les aspirations légitimes des diverses régions du pays, et les subordonne aux suprêmes intérêts de la Confédération. Seul un parti comme celui-là pourrait remporter une victoire décisive et durable, rétablir l'équilibre économique du pays et, ce qui importe davantage, raviver la confiance du peuple dans la stabilité et la bienfaisance de ses institutions.

Si les hommes qui dirigent l'opinion et les partis se refusent à entrer dans cette voie salutaire, s'ils se bornent à manigancer de petites intrigues, à tirer de petites fioelles, le pouvoir pourra passer alternativement des rouges aux bleus, mais le pays ne sortira pas de l'impasse. Les fissures se creuseront dans le bloc national; les conflits de races, de provinces et de classes iront en s'aggravant; et le grand oeuvre de 1867 s'éffritera, pour faire place à quoi? Il faudrait être prophète pour le prévoir. (7 novembre 1925)

Henri BOURASSA

RAOUL CHÈNEVERT Architecte de Tanguay & Chênevert Téléphone: 2-1466 20 1/2, Rue d'Aiguillon, QUEBEC.